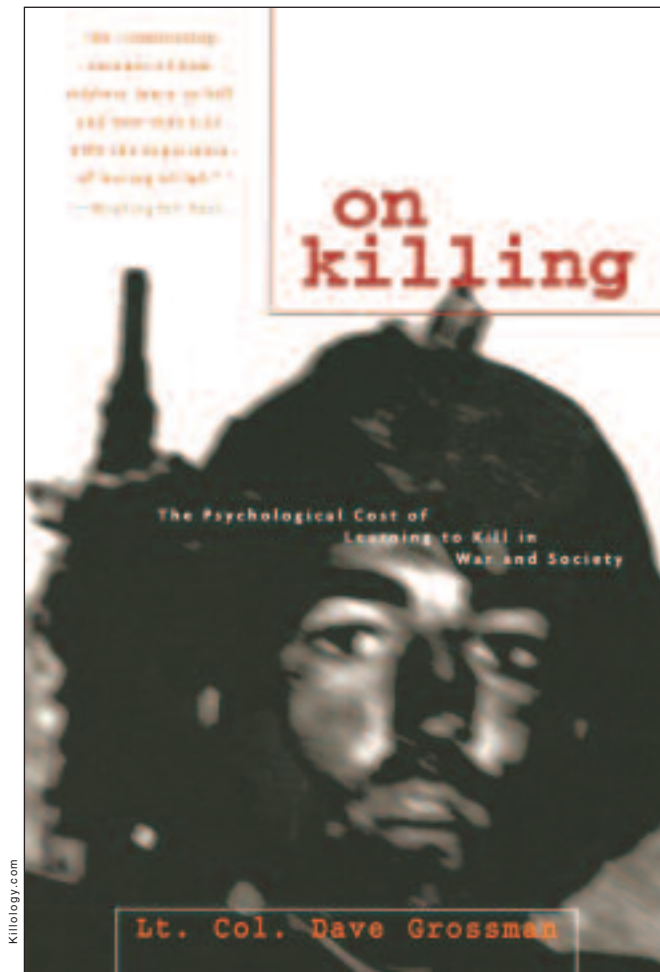


TUER POUR SON PAYS : NOUVEAU REGARD SUR L'HOMICIDOLOGIE

par Robert Engen



« Les patriotes parlent toujours de mourir pour leur pays, jamais de tuer pour leur pays. »

– Bertrand Russell

Introduction

Il y a plus de dix ans maintenant, le lieutenant-colonel Dave Grossman, ancien Ranger de l'armée des États-Unis et psychologue militaire, a fait paraître un ouvrage intitulé *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*. Ce livre, ainsi que l'ouvrage plus récent qui lui a fait suite, *On Combat*, a assuré à Dave Grossman, dans les cercles nord-américains de l'application du droit militaire, la réputation de spécialiste du visage humain de la guerre. Des articles qui reprennent et amplifient le propos de ces deux ouvrages ont été publiés dans *Christianity Today*, dans *l'International Journal of Emergency Mental Health* et dans

Internet¹. *On Killing* est une lecture obligatoire à la FBI Academy et figure désormais au programme de West Point. Le lieutenant-colonel Grossman a effectué plusieurs tournées de conférences partout aux États-Unis et a fondé son propre groupe de recherche sur l'homicidologie ou l'étude scientifique de l'acte de destruction². Depuis quelque temps, la popularité de Dave Grossman va croissant au Canada. Il a fait plusieurs présentations devant les Forces canadiennes et la Gendarmerie royale du Canada, et *On Killing* apparaît sur la liste de lectures du programme d'études professionnelles de l'Institut de leadership des Forces canadiennes pour l'année 2006³. Certains dirigeants des Forces canadiennes recommandent même que la lecture de *On Combat* soit imposée aux officiers déployés à l'étranger.

Dave Grossman est devenu une source de savoir privilégiée en ce qui concerne la psychologie militaire, et sa popularité est due en grande partie à une acceptation généralisée de sa théorie sur l'acte de tuer. Sa thèse, hautement révisionniste, affirme que tout être humain sain et normalement constitué, y compris le soldat de métier, est physiologiquement et psychologiquement incapable de tuer son semblable, professant ainsi l'opinion que « tout ce que vous croyez savoir sur la guerre repose sur 5 000 ans de mensonges⁴ ». C'est seulement depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, soutient-il, que les pays occidentaux ont découvert des moyens de conditionner psychologiquement leurs soldats à tuer lors de combats rapprochés. Avant cela, seule une fraction infime des meilleurs soldats (ou des plus psychotiques) était capable de surmonter leur résistance innée à tuer.

Ces travaux, étrangement, n'ont éveillé aucune réaction sérieuse chez les historiens militaires, malgré les provocations de l'auteur au sujet des fondements mensongers de leur discipline. Au contraire, les vues de Dave Grossman sont largement acceptées, à un point tel qu'elles sont en train de redéfinir la compréhension générale de l'acte de tuer, du combat et de l'histoire militaire.

En tant qu'historien militaire, j'éprouve un scepticisme instinctif devant toute recherche ou théorie qui prétend balayer du revers de la main tout l'édifice des connaissances acquises ou qui cherche à renverser d'un seul coup l'ensemble d'une discipline universitaire. L'histoire en tant que savoir universitaire augmente et évolue de façon progressive, à partir de recherches nouvelles. Elle n'est pas sujette à de complets bouleversements périodiques. Même s'il n'est pas impossible qu'une révolution de ce genre se produise et fasse consensus, il faudrait qu'elle soit étayée par de nouveaux travaux et de nouvelles preuves qui seraient rien de moins qu'extraordinaires. Pour le dire simplement, *On Killing* et le corpus sur l'homicidologie qui en découle ont le potentiel d'engendrer

une révolution dans le domaine de l'histoire militaire, mais à la condition que les affirmations de Dave Grossman, en particulier celle qui veut que, dans toute l'histoire de l'humanité, la plupart des soldats et des gens ont été incapables de s'entretuer, résistent à un examen minutieux.

Je serai le premier à reconnaître que Dave Grossman a grandement contribué à l'avancement de notre discipline. *On Combat*, notamment, contient des éléments de la physiologie du combat d'une grande valeur, qui appellent à une étude approfondie et méritent d'être intégrés à l'histoire militaire. Cependant, les travaux de Grossman sur l'*homicidologie* posent à ce jour de sérieux problèmes, et certaines failles inquiétantes de sa théorie sont présentées comme des vérités acquises aux hommes et aux femmes des Forces canadiennes. Bien qu'une grande part des travaux de Dave Grossman soit valable, la thèse optimiste qu'il avance au sujet de l'incapacité foncière des humains de tuer leurs semblables n'est pas suffisamment étayée pour être acceptée sans réserve. Le réexamen de la validité de ces travaux pour l'armée canadienne s'impose.

Contrairement aux idées avancées par Dave Grossman, il semble en effet que l'acte de tuer, si difficile qu'il puisse être, est une part inhérente du comportement humain et que le précepte de l'*homicidologie* selon lequel les soldats et les

gens en général n'ont la capacité de tuer qu'à la condition que ce geste s'inscrive dans un comportement conditionné (ou qu'il soit le symptôme d'une maladie mentale) nuit à notre compréhension des réalités de la guerre. Une compréhension erronée des raisons et des mécanismes qui poussent les soldats à tuer n'est pas plus utile à l'étude de l'histoire qu'à la pratique militaire. Des recherches supplémentaires sur la question sont nécessaires, et *On Killing* autant que *On Combat* devraient être considérés comme le point de départ de l'enquête, et non comme son aboutissement.

Le présent article analyse deux aspects centraux de la thèse de Dave Grossman : ses explications biopsychologiques de la nature humaine et la façon dont il a recours à l'histoire militaire pour étoffer des affirmations pour le moins stupéfiantes. Je ne suis un spécialiste ni de la biologie ni de la psychologie, mais en consultant la documentation produite dans ces disciplines, même un profane peut citer des ouvrages crédibles qui contredisent les conclusions de Dave Grossman. En ce qui concerne l'histoire militaire, le recours incessant de l'auteur aux données célèbres sur les « taux de tir » de S. L. A. Marshall constitue un écueil important. Ces aspects méritent discussion.

La nature humaine

Si Dave Grossman fait autorité en ce qui concerne certains aspects du comportement humain, cela est dû en grande partie à la façon dont il a appliqué la biologie et la psychologie à la profession militaire. Et une grande part de cette popularité vient d'une vision très optimiste de la nature humaine. Comme il l'écrit dans *On Killing*, « de mon point de vue d'historien, de psychologue et de soldat, j'ai remarqué qu'il manquait un élément important à la compréhension générale de l'homicide [...] le fait, simple et démontrable, qu'il existe au cœur de chaque homme une résistance féroce à l'acte de tuer ses semblables⁵ ». Cette résistance est si forte, nous dit l'auteur, que la plupart des soldats au combat mourront avant de l'avoir surmontée. Il suppose de plus la présence, en chaque être humain, d'« une force qui comprend par les tripes, en quelque sorte, que l'humanité est inextricablement interdépendante et que blesser l'un de ses membres, c'est porter atteinte à l'ensemble⁶ ». Il s'agit là d'un optimisme intransigeant à l'égard de la nature humaine et de la biologie, dont l'attrait est certes compréhensible. Il ne fait aucun doute que le monde se porterait mieux si cette vision de la nature humaine était juste.

Malheureusement, ces idées ne sont pas conformes à ce que les chercheurs et les scientifiques nous apprennent du comportement humain, qui est beaucoup plus riche et complexe que Dave Grossman ne semble le croire. Malgré ce que professe l'*homicidologie*, cette idée d'une résistance biologique innée à l'homicide n'est ni simple ni régulièrement démontrable chez les êtres humains. Nous ignorons encore beaucoup de choses au sujet de la biologie, de l'évolution et de la place de l'humanité dans la nature, mais, selon nos connaissances actuelles dans ces domaines, la thèse de Grossman n'est pas fondée.



Dave Grossman

Relevons, par exemple, les passages qui abordent le comportement animal. L'un des arguments centraux de Grossman est que le comportement des humains diffère peu de celui des autres animaux. Il en veut pour preuve l'affirmation selon laquelle les animaux d'une espèce donnée ne tuent pas leurs congénères et que, « s'ils recourent au combat, c'est rarement jusqu'à la mort⁷ ». Les animaux, affirme-t-il, se conforment plutôt à un code de postures et de combat non mortel, qui est essentiel à la survie de l'espèce, puisqu'il évite les morts inutiles et permet aux jeunes mâles de survivre à des confrontations précoces et de transmettre leurs gènes ultérieurement⁸. Dave Grossman se réfère ici à la sélection naturelle, cela va sans dire, mais sa connaissance du mode de fonctionnement réel du processus est imprécise. La sélection naturelle, en biologie, est un mécanisme essentiellement égoïste, qui se résume par le fait que ce sont les individus les mieux adaptés qui arrivent à survivre et à transmettre leurs gènes. Au cours de l'évolution, les représentants d'une espèce donnée luttent pour l'avantage reproductif, et les gagnants sont habituellement les individus les mieux adaptés aux conditions dans lesquelles ils vivent⁹. Il n'existe chez les vivants aucun impératif génétique à se soucier de la survie de l'espèce dans son ensemble. Les organismes ne sont pas aussi altruistes que Dave Grossman le croit, et le comportement animal est déterminé par la quête, aux fins de survie et de reproduction, d'une réussite maximale de l'individu ou de sa famille immédiate, et non de l'espèce à laquelle cet individu ou cette famille appartient¹⁰.

On peut concevoir que le recours aux attitudes menaçantes et la retenue lors de combats entre individus appartenant à la même espèce sont le produit d'une adaptation chez certaines espèces, puisque, dans la nature, un combat à mort peut laisser le gagnant presque aussi mutilé que le perdant. L'espèce qui s'adapterait en appliquant progressivement un code de violence propre à l'espèce qui soit non mortel disposerait ainsi d'un avantage reproductif. Pourtant, une attaque mortelle peut également constituer, dans une perspective évolutive, une forme d'adaptation¹¹. Contrairement aux assertions de Dave Grossman, les animaux d'une même espèce *peuvent* s'entretuer. Le plus proche parent de l'homme, génétiquement parlant, est le chimpanzé commun, avec qui nous partageons environ 98,4 p. 100 de notre ADN. La documentation rapporte plusieurs cas de chimpanzés ayant tué des congénères, l'exemple le plus fameux étant l'extermination d'une bande par une autre, observée par Jane Goodall entre 1974 et 1977. Selon l'écrivain et scientifique Jared Diamond, gagnant du prix Pulitzer, « parmi tous les traits marquants de l'humanité, celui qui nous vient le

plus directement de nos ancêtres de l'ordre animal est le génocide. Certains chimpanzés communs ont déjà pratiqué des tueries concertées, ont exterminé des bandes voisines, ont mené des guerres de conquête et ont enlevé de jeunes femelles nubiles. » Jared Diamond va même plus loin, affirmant que, « si l'on donnait des armes aux chimpanzés et qu'on leur montrait à s'en servir, leur efficacité en matière de tuerie se rapprocherait sans aucun doute de la nôtre¹² ». En dehors des primates, les loups et autres canidés sauvages s'adonnent à des combats mortels entre membres d'une même espèce et, hormis les humains qui les chassent, ils représentent pour leur propre espèce la plus grande cause de mortalité. La fourmi très commune que l'on voit sur les trottoirs est d'une agressivité notoire : elle s'engage dans des batailles rangées, auxquelles participent des masses de travailleuses. Les lions aussi se tuent parfois entre eux. En effet, on a rapporté une tuerie de lionceaux, suivie d'actes de cannibalisme, après la mort de leurs protecteurs mâles et l'invasion de leur territoire par d'autres clans¹³. Il existe bel et bien des espèces qui se sont adaptées en développant, si ce n'est un comportement meurtrier continu, du moins la possibilité d'une compétition fatale. D'autres ont opté pour une forme de violence moins définitive. Par exemple, les chimpanzés se tuent entre eux, mais ça ne semble pas être le cas des gorilles. Si ces phénomènes demandent encore des recherches, ils ne confirment pas, dans les faits, l'idée d'un impératif biologique universel à « résister au meurtre ». Chez certaines espèces, la capacité et la volonté de tuer ses congénères et de cultiver la réputation de le faire peuvent même être vues comme un processus d'adaptation efficace¹⁴. Le biologiste Konrad Lorenz était d'avis que l'humanité en particulier n'a jamais développé de comportements ou de structures biologiques empêchant le meurtre. Malgré les affirmations de Dave Grossman, il n'existe aucune preuve d'une résistance supposément naturelle au meurtre qui gouvernerait, dans le règne animal, le comportement propre à une espèce.



Reuters RTR/JZQY

« Une compréhension erronée des raisons et des mécanismes qui poussent les soldats à tuer n'est pas plus utile à l'étude de l'histoire qu'à la pratique militaire »

Cela dit, Lorenz met en garde contre le fait de tirer des conclusions anthropomorphiques à partir de recherches effectuées sur les animaux. Les humains font partie du monde des vivants, mais ils y occupent une place unique, ne serait-ce que par leur capacité cognitive d'ordre supérieur. On pourrait encore arguer que l'être humain possède (« a acquis pendant son évolution », ou « a "reçu" de Dieu », qui sait?) une résistance innée au meurtre, même si ce n'est pas le cas de nos voisins génétiques. C'est sans doute le point de vue de Dave Grossman. Il estime que 98 p. 100 des humains sont des « moutons » : des gens gentils, corrects, coopératifs, qui sont incapables de tuer et qui doivent être protégés de ceux qui en sont capables¹⁵. Dans son ouvrage intitulé *The Dark Side of Man*, le biologiste et anthropologue Michael Ghiglieri raille de telles idées en disant qu'elles sont issues de « l'école de pensée biologique de Bambi, une vision disneyesque de la nature comme un assemblage de créatures morales et altruistes [...] ». Si quelque chose ne tourne pas rond dans notre tête, nous explique-t-on dans cette perspective, il s'agit d'un problème socioculturel que nous pouvons régler par la resocialisation. Il ne s'agit pas d'un problème biologique¹⁶. » M. Ghiglieri s'en est pris à cette conception étroite de la violence chez les humains, affirmant en particulier que Grossman, dans *On Killing*, « prend ses rêves pour la réalité » lorsqu'il soutient imperturbablement que l'inclination pour le meurtre est un trait nécessairement inculqué par la société. De tels ouvrages, écrit Ghiglieri, « ont été rédigés par des gens qui connaissent peu ou pas du tout la biologie ou qui ignorent ou nient tout simplement ses découvertes [...] ». Quiconque s'obstine à prétendre que les hommes ne portent pas en eux un instinct homicide commet, de fait, une erreur¹⁷. »

Malgré les affirmations de Dave Grossman, il n'existe pas de mécanisme évolutif mésencéphalique qui empêcherait les gens sains de s'entretuer pour le bien de l'espèce. La nature instinctive de l'être humain continue de susciter de grands débats, mais il apparaît clairement que, si le comportement humain est dominé par l'instinct et les impératifs génétiques, alors il est déterminé par les balises égoïstes et individualistes de la sélection naturelle et s'est développé dans la violence. L'agression, la cruauté et le meurtre chez les hominidés pourraient s'être manifestés aussi tôt qu'il y a 1,5 million d'années en tant que comportement favorisant l'adaptation du plus fort grâce au pouvoir personnel et social¹⁸. Bref, les provocations sociales font craindre à l'individu de perdre la face, ce qui menace sa réussite reproductive. De telles provocations peuvent conduire, et conduisent effectivement, à des

« les animaux d'une même espèce peuvent s'entretuer »

affrontements mortels afin de défendre une situation et une réputation¹⁹. Les sujets qui se bâtissent ou qui renforcent une réputation de férocité et de violence mortelle peuvent accaparer des ressources sans qu'il leur soit nécessaire de s'engager dans des conflits directs et risqués, améliorant ainsi leur propre capacité de survie²⁰. Les statistiques laissent croire que même les humains modernes sont plus que disposés à tuer si leur statut social est menacé ou leur dignité atteinte. Des criminologues états-uniens ont montré que les motifs derrière la plupart des homicides perpétrés aux États-Unis (53 p. 100 de tous les cas répertoriés en 1995 et 55 p. 100 en 1996) étaient « des altercations de sources relativement insignifiantes; des insultes, des injures, des bousculades, etc.²¹ » Les humains ne font pas que s'entretuer, ils le font pour des raisons qui paraissent triviales aux yeux d'un observateur ou d'une manière qui, souvent, profite à la survie à court terme et à la domination génétique de l'individu. La violence n'est pas toujours souhaitable ni inévitable – et elle ne doit pas non plus nécessairement être mortelle –, mais les individus qui possèdent une certaine agressivité étaient peut-être, jadis, mieux en mesure de survivre et d'assurer leur descendance²². Les travaux de Dave Grossman ont tendance à présenter les humains comme les esclaves d'un mécanisme évolutif altruiste qui n'existe pas. Malgré une argumentation convaincante selon laquelle l'état de stress des êtres humains augmente devant la violence, contrairement à d'autres formes de traumatisme²³, la biologie de l'évolution fournit peu de preuves permettant d'étayer l'hypothèse d'une résistance innée à l'homicide.

On pourrait défendre les thèses de l'*homicidologie* en invoquant l'assertion faite dans *On Combat* selon laquelle, peu importe les chiffres, ce sont les 2 p. 100 de la population supposément nés sans cette résistance au meurtre (les « loups » sociopathes) qui commettent la plupart des homicides, tant à la guerre que dans la société civile (tuer à distance est un acte psychologiquement différent)²⁴. Dave Grossman semble avoir obtenu ce pourcentage à la suite de l'examen de certaines études qui ont été menées pendant la Deuxième Guerre mondiale et qui ont démontré qu'après

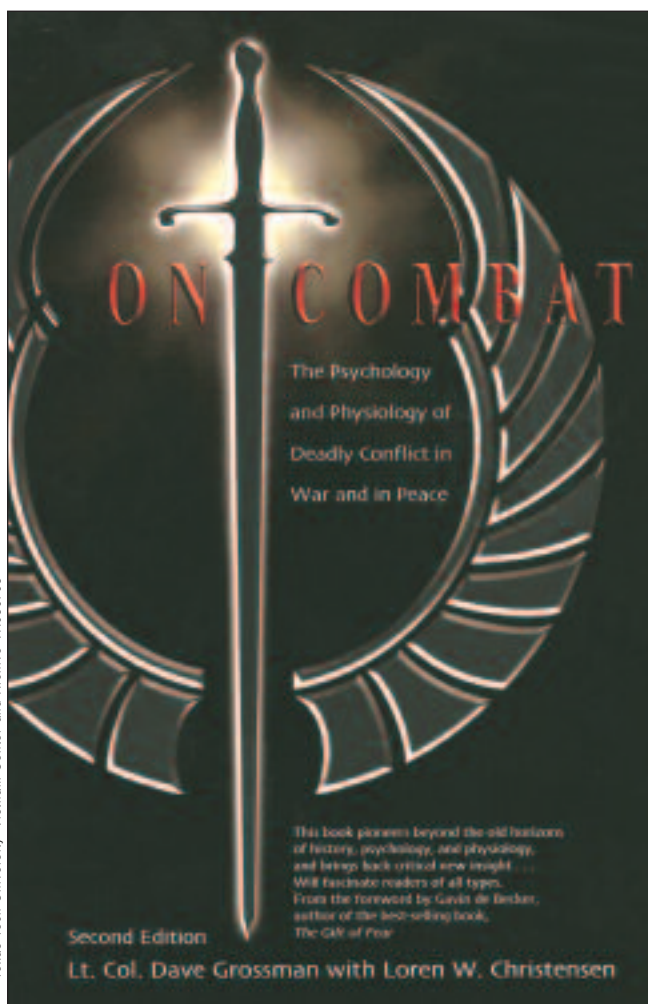
60 jours de combat continu, 98 p. 100 des combattants étaient déclarés perdus pour des raisons psychiatriques et que les 2 p. 100 restants montraient les signes d'une personnalité agressive et psychopathe²⁵. Dave Grossman en déduit que ces personnalités « endommagées » sont les seules, dans l'histoire, à avoir consciencieusement commis des homicides directs (jusqu'à tout récemment). Les exceptions : quand les non-tueurs sont en groupe, qu'ils dépendent d'une autorité supérieure ou qu'un adversaire s'enfuit devant eux, ces circonstances seraient, selon Dave Grossman, celles où des individus « normaux » pourraient surmonter leur résistance à l'homicide. Si cette liste d'exceptions, à elle seule, est assez riche pour remettre en cause l'efficacité de cette supposée résistance, même selon les critères de Dave Grossman, on ne doit pas négliger par ailleurs la facilité avec laquelle on peut amener des individus dits normaux à faire souffrir leurs

semblables jusqu'à les tuer. Les expériences bien connues de Stanley Milgram sur l'obéissance devant l'autorité en sont une preuve éloquent²⁶. Lors d'une expérience, Milgram a en effet montré que 65 p. 100 des sujets étaient prêts à faire subir à un inconnu ce qu'ils croyaient être une décharge électrique mortelle, simplement parce que l'ordre émanait d'une personne représentant un symbole d'autorité. De plus, 30 p. 100 des sujets étaient prêts à administrer ce qu'ils croyaient être une décharge mortelle *en maintenant un contact physique avec leur victime*, c'est-à-dire, explicitement, en la retenant de manière à ce qu'elle puisse recevoir la décharge²⁷. Les sujets ont réagi de manière constante lors de multiples expériences, sans égard à leur âge, leur vision du monde, leur religion, leur nationalité et (plus étonnant encore) leur sexe²⁸. Dave Grossman se réfère lui aussi à l'étude de Milgram, mais, s'il est vrai que plus de la moitié du temps, une personne « ordinaire » est prête à tuer directement un autre être humain simplement parce qu'une autorité secondaire l'exige, alors l'idée que seule une infime fraction des êtres humains est « naturellement » capable de tuer est à tout le moins douteuse. Le pouvoir de l'autorité et de l'ascendant ne doit pas être sous-estimé, c'est ce que cherche à démontrer l'expérience de Milgram. Mais ses résultats jettent également un doute salutaire sur

l'hypothèse voulant que la plupart des êtres humains sont incapables d'homicide. Si la résistance à l'homicide peut être si facilement et si régulièrement vaincue, on peut supposer qu'elle n'existe probablement pas.

Un exemple tiré de l'histoire militaire soulève un doute encore plus grand sur les thèses de l'*homicidologie* au sujet des 2 p. 100 de psychosociopathes. Il est prouvé que les soldats des sections de soutien postés derrière les lignes sont beaucoup plus susceptibles de se livrer à des violences injustifiées et de commettre des atrocités que les troupes de combat. Les troupes de soutien haïssent l'ennemi plus que les troupes qui ont vécu le combat et ont une plus forte propension à piller, à traiter les civils avec cruauté et à tuer les prisonniers ennemis. Le psychologue militaire israélien Ben Shalit a montré qu'au sein des Forces de défense israéliennes, les cas d'infraction au code d'honneur militaire étaient beaucoup plus élevés dans les troupes de soutien que dans les troupes de combat, et qu'il y aurait également des preuves d'un comportement plus agressif de la part de non-combattants aussi bien chez les troupes états-uniennes qui ont servi au Vietnam qu'au sein des troupes allemandes qui ont été déployées en URSS pendant la Deuxième Guerre mondiale²⁹. Serait-ce qu'il y a plus de « loups » dans les troupes de soutien que dans les forces de combat ou serait-ce que la dynamique de groupe et les agressions refoulées triomphent de la résistance à l'homicide chez les troupes de soutien? Si c'est le cas, on notera d'ailleurs l'apparente facilité avec laquelle cette résistance à l'homicide peut être surmontée. Cela semble impossible à quantifier, mais il est très peu probable que les 2 p. 100 de sociopsychopathes soient les seuls responsables de la majorité des gestes meurtriers commis dans l'histoire.

Même un non-spécialiste peut voir que l'hypothétique résistance à l'homicide postulée par Dave Grossman trouve peu de fondements dans la biologie et la psychologie. Comme l'indique Michael Allen Fox dans un commentaire publié récemment, des preuves très solides nous permettent de considérer que l'acte de tuer et la cruauté ont « de solides assises évolutives, neurologiques et biochimiques, et nous devons sans doute accepter cela comme un fait³⁰ ». Il est possible, bien sûr, que tout ce que nous croyons savoir soit récusé par de nouvelles preuves vérifiables : c'est la nature même de la démarche scientifique. Cependant, les preuves avancées par Dave Grossman pour étayer sa thèse d'une résistance à l'homicide sont loin d'être irrécusables. Les preuves les plus fiables dont nous disposons sur la nature humaine nous montrent plutôt que toute forme de résistance ou de « phobie » devant l'homicide trouve sa source dans l'éthique, qu'elle est le résultat de nos fonctions intellectuelles supérieures et qu'elle est façonnée par notre milieu socioculturel³¹. Ce n'est pas chaque individu qui a tué ou qui tuera un jour, mais suggérer que la grande majorité est *incapable* de le faire est une affirmation stupéfiante qu'aucune preuve biologique ou psychologique ne vient appuyer.



Les « taux de tir » de S. L. A. Marshall

Dave Grossman trouve la plupart des preuves étayant sa théorie sur l'homicide dans l'histoire militaire, plus précisément dans les articles controversés de S. L. A. Marshall, qui fut journaliste auprès de la section Histoire de l'Armée des États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale. Marshall avait mis au point une méthode innovatrice pour interroger les soldats d'une unité dès la fin du combat; ensemble, ils s'efforçaient de reconstituer une manœuvre. Du point de vue de la méthodologie historique, l'idée était bonne. Cependant, les affirmations subséquentes de Marshall, soi-disant fondées sur ces entrevues, ont fait l'objet de controverse. Marshall prétendait que de 15 à 25 p. 100 seulement des soldats, même les mieux entraînés, utilisaient effectivement leur arme au combat. Comme il l'a écrit dans *Men Against Fire*, « 75 p. 100 ne tireront pas, ou pas de façon continue, sur l'ennemi ou sur ses installations. Même si ces hommes sont en danger, ils ne se battront pas³². » Marshall en conclut que l'individu ordinaire, sain d'esprit, possède sans en être conscient une « résistance innée au fait de tuer un semblable » faisant ainsi référence à la socialisation et non à la biologie évolutive³³. Pour Marshall, ces statistiques traduisaient une vérité universelle du combat entre les humains que ses recherches et ses entrevues méticuleuses appuyaient abondamment.

L'armée américaine a pris les conclusions de Marshall au pied de la lettre et, d'après Marshall et ses partisans, elle a apporté des changements dans l'entraînement au combat dans le but d'augmenter de façon significative le « taux de tir » (*fire ratio*) des fantassins. La même technique d'entrevue a permis à Marshall de rapporter que le taux de tir, qui était de 55 p. 100 lors de la guerre de Corée, est passé à plus de 90 p. 100 pendant la guerre du Vietnam³⁴. Le problème était résolu et, avant que quiconque remette ces données en question, presque tous les soldats étaient réputés se servir de leurs armes au combat. Les données de Marshall sont censées prouver la thèse de Grossman sur la résistance à l'homicide, et ce dernier les emploie généreusement dans tous ses travaux sur l'homicidologie comme si elles étaient absolument exactes. Il affirme de fait que l'augmentation du taux de tir, de 15 p. 100 en Normandie à plus de 90 p. 100 pendant la guerre des Falklands, « représentait une multiplication par six de l'efficacité au combat³⁵ ». La différence serait attribuable aux techniques de conditionnement qui sont maintenant employées pour entraîner les soldats à tuer. Avant l'apparition de ces techniques, rares étaient ceux qui utilisaient leurs armes et encore plus rares, ceux qui y avaient recours pour tuer.

À titre d'historien militaire, Marshall a été encensé, et il est certain qu'il a contribué à notre connaissance de la guerre en général et des facteurs humains du combat en particulier. Cependant, il ne faudrait pas oublier cet axiome : des assertions extraordinaires exigent des preuves extraordinaires. Les assertions de Marshall étaient extraordinaires, certes. Mais ses preuves?

« Les preuves les plus fiables dont nous disposons sur la nature humaine nous montrent plutôt que toute forme de résistance ou de « phobie » devant l'homicide trouve sa source dans l'éthique »

C'est là où Marshall devient une source d'information extrêmement problématique. Depuis les années 1980, les historiens et les chercheurs ne cessent de démontrer que Marshall n'avait pas de preuve à l'appui de ses affirmations. Roger Spiller, l'un des premiers historiens à critiquer publiquement ses travaux, a qualifié « d'invention » ses statistiques sur le taux de tir et déclaré que « Marshall n'avait que faire de la retenue rhétorique propre au discours universitaire. Sa manière de prouver les propositions douteuses consistait à les asséner comme des vérités. La rectitude [de ses positions] a toujours eu plus d'importance pour lui que l'exactitude [des faits]³⁶. » D'autres historiens ont découvert que personne,

parmi les assistants de Marshall, ne pouvait se souvenir l'avoir jamais entendu, lors des entrevues avec les troupes, poser des questions sur l'utilisation de leurs armes, soit la mise à feu³⁷. Dans ce qui reste des notes consignées pendant les entrevues, les historiens n'ont trouvé aucune trace des compilations statistiques qui auraient permis de calculer une proportion aussi exacte que celle qu'il avance dans *Men Against Fire*³⁸. Des chiffres aussi précis et surprenants que le taux de 15 à 25 p. 100 auraient dû exiger un grand nombre de données et des calculs fastidieux. Pourtant, il n'existe aucune preuve que Marshall a effectivement accompli la corvée statistique que supposent ses affirmations. Les seules notes retrouvées l'ont été dans les archives d'une division de la Garde nationale du Maryland, et les soldats y témoignaient avoir utilisé leurs armes au combat. On n'y trouve aucune mention du taux de tir³⁹.

« il n'existe aucune preuve que Marshall a effectivement accompli la corvée statistique que supposent ses affirmations »

Marshall était employé par la section Histoire de l'armée des États-Unis, et son travail d'historien militaire consistait à compiler des récits de bataille. Le calcul et l'analyse statistique n'étaient pas du ressort de la section Histoire et n'étaient, pour Marshall, ni un domaine d'intérêt ni des activités relevant de sa compétence. Voilà qui relègue les statistiques de Marshall, au mieux, au rang d'estimations fondées sur des observations personnelles. Toutefois, sans notes ni documentation pour soutenir ses affirmations et sans témoignage de ses compagnons pour les corroborer, il ne reste que la parole de Marshall pour attester que ses résultats sur les taux de tir sont bel et bien confirmés de manière empirique par les entrevues.



Ces questionnaires sur l'expérience de bataille sont assez détaillés et ils font le tour des réalités tactiques auxquelles ont dû faire face les soldats alliés pendant la Deuxième Guerre mondiale, tant sur le théâtre méditerranéen que dans le nord-ouest de l'Europe. Pendant plusieurs mois, j'ai lu attentivement plus de 150 de ces sondages administrés à l'infanterie, qui sont archivés à la Bibliothèque du Canada. J'ai produit des statistiques à partir des questions officielles et transcrit tous les commentaires personnels officieux qui y étaient joints. Les données que j'ai cumulées ont servi de fondement à mon mémoire de maîtrise qui, au moment où le présent article ira sous presse, sera en cours de révision pour publication⁴¹.

Bien sûr, il est encore possible – et c'est sans doute ce qu'argumenterait Grossman – que les chiffres de Marshall soient extrêmement précis, même s'il n'a pas traité les données. L'une des raisons pour lesquelles les taux de Marshall sont encore souvent cités par les historiens et analystes militaires, c'est que les données tirées de la Deuxième Guerre mondiale sont trop peu nombreuses pour pouvoir les confirmer ou les récuser, même si la crédibilité de Marshall a été complètement sapée. L'excellente recherche par sondage effectuée par le psychologue américain Samuel Stouffer et son équipe pendant la guerre, par exemple, ne contient pas d'information, ni dans un sens ni dans l'autre, sur la question des coups de feu tirés par les soldats⁴⁰. Aucune autre source à l'époque, semble-t-il, ne s'intéressait au taux de tir, de sorte que, si la crédibilité de Marshall a été mise en cause, ses chiffres, eux, n'ont jamais été réfutés par des preuves écrites.

La question du taux de tir de Marshall est de celles qui m'ont toujours fasciné. C'est pourquoi, quand j'ai entrepris mes études supérieures en histoire, j'ai fait des recherches sur le sujet afin de vérifier si les sources de documentation primaires pouvaient fournir des preuves à l'appui. Au milieu de 2007, j'ai commencé à étudier une série de questionnaires remplis par des officiers de l'infanterie canadienne pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ces questionnaires, qui portaient sur l'expérience de combat, abordaient un large éventail de questions tactiques et donnaient aux soldats la possibilité de formuler des remarques et des commentaires. Plusieurs centaines de questionnaires ont été remplis par des fusiliers canadiens, peu de temps après leur retour du front, en 1944 et 1945, ce qui leur confère la même immédiateté que les entrevues de groupe de Marshall. Le moment où ils ont été remplis et leur contenu les rendent semblables au corpus de Marshall, et je crois qu'ils constituent une source au moins aussi fiable que *Men Against Fire*, sinon plus, puisque les questionnaires originaux existent encore et peuvent être consultés, aux fins de vérification, à la Bibliothèque nationale du Canada, à Ottawa.

Les questionnaires présentent une grande richesse d'information, mais ce qu'ils nous permettent de comprendre au sujet des statistiques de Marshall est crucial. Pas un seul de ces questionnaires – remplis par des officiers d'infanterie qui combattaient au front et commandaient des compagnies de fusiliers, des sections et des groupes de combat lors de batailles – ne fait allusion, de près ou de loin, à des soldats qui n'utiliseraient pas leurs armes. En fait, c'est le contraire qui semble se produire : les troupes canadiennes tirent *trop*, c'est-à-dire qu'elles gaspillent les munitions et trahissent leur position⁴². La plupart des officiers, toutefois, sont satisfaits de la quantité de coups de feu tirés par les armes portatives et les considèrent comme étant très efficaces au combat, notamment pour faire échec aux contre-attaques allemandes, inévitables après chaque offensive⁴³. Seuls quelques officiers interrogés mentionnent, dans le contexte de discussions sur l'épuisement des combattants et le manque d'expérience de la relève, que certaines troupes semblent moins assidues au combat, et même ces cas-là représentent une faible minorité. Si plus de 75 p. 100 des tireurs sous leurs ordres n'avaient pas utilisé leurs armes, comme le prétendent Marshall et Grossman, les officiers qui ont rempli les questionnaires l'auraient remarqué. En tenant compte de la franchise de leurs réponses et de leur réel désir d'aider l'armée canadienne à mieux entraîner ses soldats et à mieux se battre – l'objectif déclaré des questionnaires étant d'obtenir de la rétroaction sur l'entraînement et l'expérience au combat *pendant* le déroulement des hostilités –, il est hautement invraisemblable qu'ils aient dissimulé, gardé secrète ou négligé de fournir une information alarmante aussi pertinente.

Les questionnaires montrent que les combats au sol sont une expérience trop complexe, trop incertaine et trop terrifiante pour la réduire à de simples statistiques. Le héros d'aujourd'hui pourrait bien être le lâche de demain (ce que Marshall a essayé de montrer), et les soldats ne sauraient facilement être réduits à une étiquette, tueur ou non-tueur, tireur ou non-tireur.

Ainsi donc, une étude parallèle aux entrevues de Marshall, solidement documentée et dans laquelle il n'y a aucun intermédiaire entre les sujets et le chercheur, produit des données qui contredisent directement les conclusions de Marshall. Les répondants sont tous Canadiens, bien sûr, et ils traitent de sujets complètement différents de ceux abordés par Marshall dans ses entrevues. Les questionnaires ne concernent également que l'expérience canadienne. Cependant, Marshall suggérait fortement que les taux de tir de 15 à 25 p. 100 étaient un critère universel de la guerre moderne, et Grossman a été très explicite en défendant l'universalité du phénomène de résistance chez le genre humain⁴⁴. Les questionnaires sur l'expérience de bataille canadienne prouvent que la non-participation des tireurs au combat n'était pas un problème dans l'armée canadienne entre 1943 et 1945; que les tirs d'infanterie étaient généralement assez efficaces; et que, s'il y avait un problème au sujet du taux de tir, il s'agissait d'un problème d'excès, et non d'insuffisance. Si l'on suppose que Marshall avait raison au sujet du taux de tir et s'il existait effectivement un problème de non-participation au sein de l'armée des États-Unis, alors de deux choses l'une : soit l'armée canadienne était, d'après les calculs de Grossman, une force de combat beaucoup plus efficace que l'armée américaine (fait sur lequel il n'existe aucune indication), soit l'affirmation sur l'universalité des résultats obtenus par Marshall est inexacte dans les faits. S'il est sans doute exagéré de traiter S. L. A. Marshall de menteur, il semble certain en tout cas que ses affirmations sur le taux de tir sont fausses.

Quant à Dave Grossman, bien qu'il se réfère à quelques autres éléments de l'histoire militaire pour appuyer les thèses de l'*homicidologie*, le cœur de son argumentation au sujet de

l'incapacité de tuer repose sur les « données de base » de S. L. A. Marshall : l'essentiel de ce qui reste est soit dérivé de Marshall, soit anecdotique. Dans la mesure où ce sont les travaux de Marshall qui sous-tendent un grand nombre des affirmations de Dave Grossman sur l'homicide en contexte de guerre, l'adoption sans réserve des thèses de l'*homicidologie* soulève des problèmes évidents.

Conclusion

On peut donc conclure que les références du lieutenant-colonel Grossman à la biologie et à la psychologie sont imparfaites et que la pièce maîtresse de sa preuve historique – l'affirmation de S. L. A. Marshall selon laquelle les soldats n'utilisent pas leurs armes à feu – est fautive, preuves à l'appui. La thèse d'une résistance biologique innée à l'homicide a peu de fondements, tant dans la biologie évolutive que dans nos connaissances actuelles de la psychologie, et, une fois écartées les assertions de Marshall, l'histoire militaire n'en fournit pas davantage. Cela ne signifie pas que tous les individus sont capables de tuer, ni qu'ils vont le faire un jour, ni même que tous les soldats sont capables de tuer ou vont le faire un jour. Un combat est un événement d'une complexité incroyable et se déroule dans un environnement qui entraîne les humains au-delà des limites du tolérable. Nous ignorons encore beaucoup de choses sur le sujet, et nombre d'entre elles méritent que nous fassions des efforts pour les comprendre. Dave Grossman est certainement un chef de file quand il s'agit de soulever des questions. Ses travaux sur l'acte de tuer et sur le rôle de la distance physique dans l'homicide sont d'une grande perspicacité. *On Combat* contient des passages sur la

peur, le rythme cardiaque et l'efficacité au combat qui pourraient s'avérer révolutionnaires, et l'ouvrage mérite l'attention minutieuse des historiens qui s'intéressent au comportement humain à la guerre. Le présent article n'entend pas manquer de respect au lieutenant-colonel Grossman et ne cherche pas à dévaluer ses recherches. Je suis convaincu, personnellement, que certains aspects de ses livres, sur la physiologie du combat entre autres, seraient renforcés s'ils étaient enfin dissociés de cette idée que les humains sont incapables de s'entretuer. Mais certaines questions doivent encore être posées avant de pouvoir considérer que le sujet est clos. L'image que se fait Dave Grossman de l'homicide, au combat comme dans la société en général, est entièrement façonnée par la



L'infanterie canadienne en action durant la campagne d'Italie. *La ligne d'Hitler, 1944*, par Charles Comfort.

croissance en une résistance innée à l'homicide chez l'humain, croyance qui, j'ai essayé de le montrer ici, ne résiste pas à un examen minutieux. La recherche sur l'acte de tuer doit se poursuivre et, si *On Killing* et *On Combat* sont d'excellents points de départ, leur interprétation est encore beaucoup trop problématique pour qu'ils soient le dernier mot en la matière. Je crois qu'il est dans l'intérêt des Forces canadiennes d'avoir désormais une attitude plus critique quant à l'intégration des théories de Grossman à leur propre doctrine. Il est essentiel que la culture militaire de notre pays demeure attachée à la recherche des meilleures preuves possibles, quel qu'en soit le coût, plutôt que d'adhérer sans réfléchir aux idées qui font consensus.

Robert Engen travaille au sein de la Direction Concepts et design de l'armée de terre à la base des Forces canadiennes de Kingston. Il poursuit ses études de doctorat en histoire militaire à l'Université Queen's.



Killology.com

NOTES

1. Dave Grossman, « Trained to Kill », *Christianity Today*, le 10 août 1998. Voir également Dave Grossman, « On Killing II: The Psychological Cost of Learning to Kill », *International Journal of Emergency Mental Health*, vol. 3, n° 3, 2001, p. 137-144.
2. Killology Research Group, <<http://www.killology.com/main.htm>>.
3. Institut de leadership des Forces canadiennes, *Un guide de lectures professionnelles sur le leadership*, Kingston : Académie canadienne de la Défense, 2006, p. 26.
4. Dave Grossman, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and in Peace*, NP : PPCT Research Publications, 2004, p. 10.
5. Dave Grossman, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, New York : Back Bay Books, 1996, p. 4.
6. *Ibid.*, p. 30 et p. 37-38.
7. *Ibid.*, p. 10-11; Grossman, p. 195; *On Killing*, p. 10-11.
8. Grossman, *On Killing*, p. 6.
9. Anatol Rapoport, *The Origins of Violence: Approaches to the Study of Conflict*, Londres : Transaction Publishers, 1995, p. 16.
10. Michael P. Ghiglieri, *The Dark Side of Man: Tracing the Origins of Male Violence*, Cambridge : Perseus Publishing, 1999, p. 179-181.
11. Rapoport, p. 19-20.
12. Jared Diamond, *Le troisième chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain*, Paris : Gallimard, 2000, p. 294 (ouvrage consulté en anglais).
13. Greg Cashman, *What Causes War? An Introduction to Theories of International Conflict*, NP : Lexington Books, 1999, p. 17.
14. Diamond, p. 290.
15. Grossman, *On Combat*, p. 176-177.
16. Ghiglieri, p. 179.
17. *Ibid.*, p. 177-178.
18. Victor Nell, « Cruelty's Rewards: The Gratifications of Perpetrators and Spectators », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 29, 2006, p. 211.
19. David M. Buss, *The Murderer Next Door: Why the Mind is Designed to Kill*, New York : Penguin, 2005, p. 203.
20. Ghiglieri, p. 143.
21. K. Maguire et A. L. Pastore, *Sourcebook of Criminal Justice Statistics, 1996*, Washington : US Department of Justice, 1996, p. 334. Voir également Federal Bureau of Investigation (FBI), *Crime in the United States, 1996*, Washington, 1997, p. 21 (ouvrage présenté dans le contexte des 19 645 meurtres répertoriés aux États-Unis en 1996).
22. Aubrey Manning, « The Genetic Bases of Aggression », dans Jo Groebel et Robert A. Hinde (dir.), *Aggression and War: Their Biological and Social Bases*, Cambridge : Cambridge University Press, 1989, p. 56.
23. Grossman, *On Combat*, p. 2-6.
24. *Ibid.*, p. 177.
25. Grossman, *On Killing*, p. 43-44.
26. Stanley Milgram, « Behavioral Study of Obedience », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 67, 1963, p. 371-378.
27. Charles Helm et Mario Morelli, « Stanley Milgram and the Obedience Experiment: Authority, Legitimacy, and Human Action », *Political Theory*, vol. 7, n° 3 (août 1979), p. 321-325.
28. Janice T. Gibson, « Training People to Inflict Pain: State Terror and Social Learning », *Journal of Humanistic Psychology*, vol. 31, n° 2 (printemps 1991), p. 74.
29. Ben Shalit, *The Psychology of Conflict and Combat*, New York : Praeger, 1988, p. 46-47.
30. Michael Allen Fox, « Compassion as an Antidote to Cruelty », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 29, 2006, p. 229.
31. Diamond, p. 298.
32. S. L. A. Marshall, *Men Against Fire: The Problem of Battle Command in Future War*, New York, William Morrow & Company, 1968, p. 50.
33. *Ibid.*, p. 71 et p. 79.
34. Grossman, « On Killing II », p. 139; Marshall, p. 9.
35. Grossman, *On Combat*, p. 207.
36. Roger Spiller, « S.L.A. Marshall and the Ratio of Fire », *The RUSI Journal*, hiver 1988, p. 63-71.
37. *Ibid.* Voir également John Whiteclay Chambers II, « S.L.A. Marshall's Men Against Fire: New Evidence Regarding Fire Ratios », *Parameters*, automne 2003, p. 113-121.
38. Spiller, *op. cit.*
39. Fredric Smoler, « The Secret of the Soldiers Who Didn't Shoot », *American Heritage*, vol. 40, n° 2 (mars 1989).
40. Samuel A. Stouffer et coll., *The American Soldier*, cinq tomes, Princeton : Princeton University Press, 1946. Le deuxième tome, *Combat and Its Aftermath*, est particulièrement pertinent à mon propos.
41. Robert C. Engen, *Canadians Against Fire: Canada's Soldiers and Marshall's "Ratio of Fire", 1944-1945*, mémoire de maîtrise déposé à l'Université Queen's, Kingston, 2008.
42. *Ibid.*, p. 79-95.
43. *Ibid.*, p. 95-106.
44. Marshall, p. 78-79.